

création littéraire des écrivains d'aujourd'hui » (p. 73), mais pourquoi considérer que le souvenir d'une réalité passée depuis de nombreux siècles pourrait passer devant les contraintes imposées par le commanditaire de l'ouvrage, son destinataire ou le public visé ? Il me semble que les divergences entre les différentes vies de Gildas, évoquées au chapitre 4, vont ainsi à l'encontre de la théorie défendue par l'auteur.

En relevant les coïncidences, les reprises et les juxtapositions sur des sources disséminées de part et d'autre de la Manche pendant un millénaire, B. Merdrignac retrace-t-il les contours d'une réalité oubliée, ou la circulation et l'élaboration de simples légendes ? La concision de l'ouvrage ne permet pas de rappeler tout ce qui a été évincé des récits médiévaux sur les débuts de la Bretagne, comme les origines troyennes (évoquées p. 162), pour ne retenir que le « vraisemblable » (terme qui apparaît, par exemple, p. 185), correspondant aux hypothèses initiales de l'auteur sur les migrations bretonnes. Dans la mesure où c'est ce « vraisemblable » tiré une première fois des légendes qui a permis l'élaboration de la représentation traditionnelle, depuis le XIX^e siècle, des premiers temps de la Bretagne, comment éviter un raisonnement circulaire ? La lecture de l'ouvrage de B. Merdrignac ne m'a donc pas convaincue de la validité de sa démarche, et chaque spécialiste pris aimablement à partie par l'auteur aura à cœur, je pense, de répondre point par point aux multiples hypothèses proposées, qu'elles reprennent des positions traditionnelles ou se révèlent plus novatrices.

Magali COUMERT

John Bell HENNEMAN, *Olivier de Clisson et la société politique française sous les règnes de Charles V et de Charles VI*, préface de Michael JONES, trad. de l'anglais par Patrick GALLIOU, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, coll. Histoire, 349 p.

Le 23 avril 1407 mourait, dans son château de Josselin, Olivier V de Clisson² à l'âge de 71 ans. Ce seigneur breton avait eu une longue carrière, qui lui avait fait côtoyer les ducs de Bretagne des dynasties rivales des Blois et Montforts, et les trois premiers rois de la dynastie française des Valois. Sa vie haute en couleur et sa carrière ont retenu l'attention de pas moins de huit historiens³ depuis Armand Désiré

² La numérotation des seigneurs de Clisson diffère d'un auteur à l'autre. HENNEMAN J. Bell l'appelle Olivier IV, mais le professeur Jones qui a préfacé la traduction française qui fait l'objet de la présente recension suit la numérotation proposée par Frédéric MORVAN dans son article « Les seigneurs de Clisson (XIII^e-XIV^e siècle) », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXII, 2004, p. 59-80.

³ Un neuvième opuscule, qu'on ne peut ranger au rang des ouvrages historiques, est paru sur Clisson en 2007, par RICHARD, Ph., *Olivier de Clisson, connétable de France, grand seigneur breton*, Haute-Goulaine, éd. Opéra, 2007, 96 p.

de La Fontenelle de Vaudoré en 1826 (*Histoire d'Olivier de Clisson, connétable de France*, Paris, 2 vol.) jusqu'à John Bell Henneman en 1996 (*Olivier de Clisson and political society in France under Charles V and Charles VI*, Philadelphie (Pa.), University of Pennsylvania press). Les Presses universitaires de Rennes, en coédition avec notre Société, ont fait paraître, dans leur collection *Histoire*, une traduction française, précise et soignée, de cette dernière étude qui avait déjà été remarquée au moment de sa sortie. L'auteur, décédé en 1998, était un fin connaisseur de l'histoire politique de la France du XIV^e siècle. Il avait publié en 1971 et 1976 deux ouvrages sur le développement de la fiscalité royale française (*Royal Taxation in Fourteenth-Century France*, t. 1 : *The Développement of War financing, 1322-1356*, et t. II : *The Captivity and Ransom of John II, 1356-1370*). Ce qui le poussa à s'intéresser à ce chevalier breton, accusé d'avoir trahi son duc en 1370, vint de l'omission que Raymond Cazelles avait faite de son rôle dans son étude sur la société politique sous Jean II le Bon et Charles V (*Société politique, noblesse et couronne sous Jean le Bon et Charles V*, Genève, 1982). En fait, marchant sur les pas de Cazelles, Henneman a livré une synthèse minutieuse et érudite, qui aspire à la clarté et présente de façon pédagogique – pour autant que les événements embrouillés, les luttes d'influence et de personnes le permettent – l'histoire de ce long XIV^e siècle, dès lors que Clisson y a pris part ou a imprimé sa marque. Elle fait la part belle aux récits événementiels qu'entrecouperont des analyses aigües et les confrontations de points de vue puisés aux meilleurs historiens qui ont travaillé sur cette époque.

L'ouvrage de Henneman n'est donc pas une biographie au sens propre du terme : on n'y trouvera pas la recension habituelle dans un pareil exercice, de nature historiographique, des partis pris par ses différents biographes. Mais la figure de Clisson sert constamment de fil conducteur à la construction du récit. L'étude se développe en douze chapitres chronologiques qui passent alternativement de considérants de politique locale bretonne, de politique intérieure française et de politique que l'on qualifierait aujourd'hui d'extérieure sur fond de guerre de Cent Ans. C'est ainsi que l'auteur déroule le fil de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1365) et celui du règne de Jean IV de Montfort (1364-1399). Le père de Clisson apporta son concours à Jean de Montfort contre Charles de Blois, neveu de Philippe VI de Valois. Cela lui valut d'être décapité en 1343 et entraîna la confiscation de ses biens situés en Normandie, en Bretagne et dans les Marches poitevines. Son fils Olivier, né en 1336, passa sa jeunesse en exil, dans cette Angleterre qui avait aussi accueilli Montfort et sa mère. Jusqu'en 1370, Clisson servit fidèlement le prétendant au trône ducal et son fils et successeur, et participa à la bataille d'Auray qui vit la victoire de Jean IV. Mais c'est au cours des années 1360 qu'il s'éloigna progressivement de son suzerain pour se rapprocher des Français et faire sa paix avec eux. Henneman montre avec beaucoup de subtilité que la rupture de Clisson avec Jean IV (la fameuse « trahison » aux yeux des historiens bretons) vint tout autant de l'attitude des Anglais que de la collusion de Jean IV avec ces mêmes Anglais. Les terres poitevines des Clisson,

passées sous suzeraineté anglaise par le traité de Brétigny de 1360, ne furent pas restituées à Olivier malgré les clauses de ce traité. Il comprit que Jean IV, après l'appel des seigneurs gascons qui entraîna la reprise du conflit entre la France et l'Angleterre en 1368-1369, ne soutiendrait pas Charles V : de fait, le duc de la nouvelle dynastie des Montforts eut toujours des sentiments pro-anglais. Le don, à l'été 1370, de Josselin par Charles V à Clisson dont il recherchait l'appui, fut à l'origine de la « trahison » : Clisson n'avait-il pas promis de le remettre aux Français si le duc s'alliait aux ennemis du royaume ? Cela mettait ainsi la souveraineté royale devant la suzeraineté ducal et menaçait le concept d'autonomie bretonne que le duc avait soigneusement entretenue. Il y avait aussi peut-être autre chose, le sentiment de jalousie qu'éprouvait Clisson de ne pas avoir reçu les honneurs qu'il pensait lui être dus, voyant que le duc, dont il était le serviteur dévoué, lui avait préféré dès le lendemain de la bataille d'Auray l'Anglais Chandos.

La rupture consommée, Clisson et Jean IV devinrent des ennemis irréconciliables, malgré deux tentatives avortées de réconciliation en 1381 et 1392. Sans perdre de vue l'histoire du duché de Bretagne et les rapports entre Clisson et Jean IV, Henneman superpose dès lors son récit avec l'histoire intérieure du royaume de France, et montre comment Clisson devint progressivement une figure respectée de la société politique et militaire française : lieutenant royal en Poitou, puis Touraine, Anjou et Maine dans les années 1369-1371, conseiller de Charles V à partir de 1373, connétable de France en 1378 succédant à Bertrand du Guesclin, véritable administrateur du duché breton entre 1373 et 1378 pendant un deuxième exil de Jean IV en Angleterre, à l'origine du coup d'État de Charles VI qui lui permit de s'emparer du pouvoir sur ses oncles en 1388, et inspirateur de la politique royale jusqu'en 1392 tant sur le plan intérieur avec la mise en œuvre du programme des Marmousets⁴, que sur celui des relations avec l'Angleterre avec l'initiative d'un débarquement outre Manche. L'influence de Clisson était telle qu'il poussa à la confiscation du duché en 1378 après le débarquement avorté de Jean IV à Saint-Malo, idée mal avisée car elle provoqua un sursaut de sentiment national breton qui rendit la confiscation ineffective. Sa querelle à mort l'opposant au duc, qui le poussa à apporter son soutien aux Blois-Penthièvre, et sa rivalité croissante avec les oncles du roi à la cour de France, rivalité que vint compliquer les ambitions du frère du roi, le futur duc d'Orléans, furent à l'origine de son éclipse. Henneman en marque bien les faits saillants, et ce faisant dresse un tableau de l'histoire des deux dernières décennies du XIV^e siècle : rapprochement des ducs avec la Bretagne dirigé contre Clisson, arrestation de Clisson par Jean IV en 1387, tentative d'assassinat sur sa personne en 1392 suscité en sous-main par le duc. On sait que ce dernier événement provoqua

⁴J. Bell Henneman a étudié ce groupe de conseillers réformateurs (« Who were the Marmousets ? », *Medieval Prosopography*, t. 5, 1984, p. 19-63), mais pour son livre, paru quelque dix ans plus tard, il a nourri sa pensée des analyses postérieures de Françoise Autrand et de Raymond Cazelles.

une expédition militaire de Charles VI contre le duché, au cours de laquelle eut lieu l'épisode de la traversée de la forêt du Mans qui révéla la folie du roi. Cette révélation provoqua la disgrâce de Clisson et des Marmousets dont il était le chef. Henneman montre comment, pour la première fois depuis 1370, le chef de guerre et conseiller royal glissa du centre à la périphérie de la société politique française. Il avance également l'idée qu'il a peut-être été sacrifié au nom de la raison d'État : Clisson écarté, Jean IV, pensait-on, ne serait plus encouragé à rechercher une intervention anglaise, cela éliminerait les obstacles sur le chemin de la paix qu'on espérait entre la France et l'Angleterre. Mais le connétable déchu n'en demeura pas moins jusqu'à sa mort une force de premier plan dans la politique bretonne. Seigneur de Clisson et de Belleville, comte de Porhoët, il parvint, grâce aux mariages de ses filles avec le comte de Penthièvre et le vicomte de Rohan, à dominer un nombre non négligeable de places fortes du duché de Bretagne au tournant des XIV^e et XV^e siècles. Clisson retrouva quelque espoir de reprendre son ancienne place lorsque le duc d'Orléans, dont il était proche, réussit à le faire nommer régent de Bretagne après la mort de Jean IV en 1399. Il fit chevaliers le jeune duc Jean V et son frère le futur Arthur de Richemont, lors du couronnement de Jean V à Rennes. Mais l'habileté du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui s'opposait à Orléans et ne pouvait envisager de voir la Bretagne passer dans l'orbite d'influence de son neveu, fit en sorte que Clisson fût rejeté par les Bretons.

Le destin de ce seigneur breton diversement apprécié est en définitive celui d'une haine à mort entre deux hommes, mais c'est aussi celui d'un homme jaloux à cause de sa réussite sociale et de son immense fortune. Henneman a scruté avec une égale attention l'une et l'autre, et a consacré à la seconde une étude particulière (annexe 2). La fortune de Clisson était estimée par ses contemporains à 1,7 million de francs à sa mort (chiffre invérifiable). Cette confortable aisance financière, qui ne souffre de comparaison qu'avec celle du comte de Foix Gaston Fébus, lui permit de payer les dettes de la comtesse de Penthièvre pour lui éviter en 1368 la confiscation de sa vicomté de Limoges, de payer les troupes qui participèrent à la reconquête des terres au sud de la basse Loire en 1371, de devenir le créancier de la couronne (il finança le débarquement avorté en Angleterre de 1385), de prêter de l'argent à ses contemporains (comme les 10 000 francs remis en 1380 à Jean de Berry), de payer en 1387 sa propre rançon de 100 000 francs pour se libérer de la prison après que Jean IV l'eut fait arrêter, d'avancer l'année suivante la moitié (60 000 francs) de celle de Jean de Blois, prisonnier des Anglais, et de ressusciter ainsi le parti des Penthièvre moribond. Clisson était donc un homme immensément riche, mais ce ne fut pas ce qui fut à l'origine de son influence irrémédiablement déclinante. Clisson, comme homme de guerre, avait été l'une des plus grandes figures du siècle, au moins l'égal de Du Guesclin, l'Anglais Chandos et le Prince Noir, et Henneman a bien mis en évidence que ce prestige militaire dans la noblesse militaire du nord et de l'est de la France rejaillit sur le soutien qu'elle apporta aux Marmousets. En

revanche, il ne fut pas aussi habile sur le plan politique, et fut pris dans les rivalités entre Bourgogne et Orléans, dont il fut en définitive perdant.

La lecture de l'ouvrage de Henneman ne rend pas Clisson sympathique. Le portrait qui en ressort est celui d'un homme de guerre, cupide, querelleur et arrogant, prêt à se laisser aller à la violence, très sensible à ce qu'il considérait comme ses droits et prérogatives et incapable d'oublier ce qu'il considérait comme un affront. Mais un historien doit-il passer ces traits d'une personnalité hors norme sous silence ? Au final, l'auteur offre une belle leçon d'histoire, qui arrive à mettre en perspective faits et analyses avec les qualités d'un probe érudit.

Philippe CHARON

Nicolas PROUTEAU, Emmanuel de CROUY-CHANEL et Nicolas FAUCHERRE, *Artillerie et fortification, 1200-1600*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archéologie et culture, 2011, 236 p., nombreuses illustrations dont un cahier de 16 planches couleur.

Il s'agit de la publication des actes du colloque international organisé par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers et l'association Atem-porelle, et tenu à Parthenay (Deux-Sèvres) du 1^{er} au 3 décembre 2006. Récusant les concepts anciens, d'une part, de rupture technologique qu'aurait entraînée, dans les années 1440, l'apparition des boulets de fonte de fer tirés par des canons de bronze se chargeant par la gueule et qui aurait généré alors une crise de la fortification, et, d'autre part, l'idée de révolution brutale de la fortification, survenue dans les années 1520, avec la mise au point du système à bastion pentagonal à flanquement réciproque, le colloque rouvre le dossier de « la lutte du boulet contre la cuirasse » dans l'optique d'une coévolution continue de l'artillerie et de la fortification au cours de laquelle la fortification s'adapte aux évolutions de l'artillerie et non l'inverse... Sans cependant s'abstraire de la notion de « rupture », puisque, selon Emmanuel de Crouy-Chanel, à la fin des années 1420, l'apparition de la couleuvrine est une « rupture technologique », tant par les nouveautés techniques qu'elle comporte (nouveau type de poudre, nouveau mode de chargement, renforcement de la volée), que par, et plus encore, son faible coût de fabrication (5-6 livres pour les couleuvrines moyennes) et d'usage, ainsi que par sa simplicité d'utilisation, toutes choses qui expliquent sa multiplication. Passant alors de l'âge des unités à celui des dizaines, l'artillerie à poudre accroît sa capacité à tuer lors des sièges.

L'ouvrage s'ordonne en trois parties. Les deux premières ont pour cadre d'étude l'Europe occidentale. Elles sont consacrées, l'une, aux prémices de l'artillerie, et l'autre, à l'artillerie et aux fortifications à la fin du Moyen Âge et au milieu du XVI^e siècle. La troisième partie nous intéresse plus particulièrement puisqu'elle porte sur le cas breton.